

d'un parc anglais. Mais il y a là, veuillez le remarquer, un potager plein de primeurs, et voici des légumes d'une saveur et d'une taille exceptionnelles. La futaie, elle-même est grandiose. On y respecte les vieux troncs crevés et moussus, qui ont l'air de tomber de lassitude. Le vent d'automne y pourchasse librement les feuilles mortes dans les allées et les entraîne jusque sur l'étang.

L'étang, c'est le miroir de ces solitudes. Les arbres et les peupliers y élancent leurs tiges en liberté et les murailles y profilent leurs silhouettes. Quel calme le soir quand les premières étoiles ont l'air de naître au milieu des nénuphars, et que les tintements de l'angelus s'embellent s'étendre sur cette nappe brillante !

Nous voilà bien loin des pièces d'eau de nos cités et du pittoresque factice prodigué par nos municipalités, dans les promenades publiques. Pas un bruit de voix sous les arbres : pas une roue de voiture dans les allées : pas un instrument !

Je me trompe. Voici que s'éclairent les hauts vitraux de la chapelle, la cloche s'ébranle, les moines en longues tûles, regagnent leurs stalles à pas lents.

Vous pouvez avoir entendu de belles voix et de puissants orchestres. L'art divin de Palestrina et de Mozart, peut vous avoir dit ses secrets ; mais vous ne savez pas tout encore, si la Trappe ne vous a pas fait entendre son *Salve Regina*.

C'est le soir. Ils ont chanté la dernière Antienne de Complies. Ils ont satisfait à toutes les exigences de la liturgie, de la mortification et du travail. C'est une journée de moins à passer dans l'exil : une étape de plus vers la patrie. Leurs voix s'unissent dans un même sentiment de reconnaissance et d'espoir. Les sons se renflent et se prolongent sous la voûte et ces mâles poitrines creusées par le jeûne, trouvent des efforts inattendus, comme si elles voulaient se briser dans un dernier effort, au pied du tabernacle. *O Clemens ! O Pia ! O Dulcis Virgo Maria !*

C'est fini. Tout ce déchainement de voix expire sur la dernière syllabe : une oraison est murmurée presque à voix basse, et les moines se retirent pour aller prendre leur sommeil.

Sous les cloîtres, où la lune découpe de bizarres arceaux de lumière et d'ombre, ils peuvent apercevoir le cimetière de la communauté et la fosse toujours ouverte, qui attend le premier d'entr'eux qui mourra. C'est la pensée qu'ils emportent sur leur dure couchette, celle qu'ils trouveront à leur chevet demain matin.

Demain matin pour eux, c'est deux heures ; et minuit, les jours de fêtes.

Deux heures dans les grandes villes, c'est, vous le savez, le moment où les tavernes se ferment, où les moins effrenés danseurs s'éclipsent, où l'actrice les yeux rougis de fatigue, regagne son hôtel ; le moment où le plaisir lui-même devient si universellement une lassitude, qu'il faut de toute nécessité le quitter un peu, sous peine de n'en pouvoir jouir le lendemain.

Eh bien, c'est à ce moment même que le Trappiste commence sa journée et sa prière. Les cierges brillent à l'autel, avant que l'aube ait blanchi l'orient, et les psaumes éclatent joyeusement dans le chœur, avant que l'oiseau endormi ait retiré la tête de dessous son aile. Et ils chantent à plein cœur, ces vaillants religieux, sachant qu'ils jeûneront encore aujourd'hui, et qu'encore aujourd'hui ils travailleront sans échanger une parole !

Si plusieurs de ces visages sont émaciés et languissants, plusieurs aussi semblent pleins de santé, et tous respirent la plus franche quiétude. C'est vraiment le bonheur négatif des Saints d'ici-bas : ce bonheur qui n'exige plus rien de passager, qui n'attend plus rien de terrestre, qui n'aime plus rien que les moyens de la sanctification.

Si la tentation qui poursuivait Jérôme au désert, et qui voulait St. Benoît dans les épinies, peut arriver jusque-là, c'est possible, mais je ne crois pas que ce soit fréquent. Le plus grand nombre sont des âmes *délivrées* montant par degrés, vers la lumière de Dieu.

Rentré dans sa cellule d'hôtellerie d'où il est sorti pour entendre l'office matinal, l'étranger ne peut fermer l'œil, et son bougeoir à la main, il se met à inspecter les murailles. La pieuse et expansive indiscretion des pèlerins, les ont couvertes de réflexions en vers et en prose. Il y en a de toutes les écritures et de toutes les styles.

Que voilà bien notre pauvre monde ! Il grave ses bons sentiments sur les murs au lieu de les graver dans sa vie, et il a hâte de gâter en l'épanchant une bonne pensée, à deux pas de ceux qui ensevelissent les leurs, dans un silence éternel !

JEHAN DES VILLES.

UN DRAME DE LA CALIFORNIE.

Il y a quelques années le nom de la Californie, avait quelque chose de séduisant et d'enchantement qui donnait la fièvre même aux personnes les moins impressionnables. L'imagination, les récits merveilleux des voyageurs, la crédulité du peuple avaient représenté cette contrée sous les dehors les plus brillants et les plus capables de donner le vertige. La maladie de la Californie, maladie terrible, s'il en fut jamais, se communiqua dans tous les pays et envahit tous les rangs de la société. On vit des vieillards sur le bord de la tombe abandonner la vie paisible que leur âge semblait demander pour se traîner péniblement vers cette nouvelle "Terre Promise."

Le Canada malgré son éloignement de ces rivages de

prédilection, s'est senti beaucoup de cette effervescence universelle et plus d'un de nos compatriotes après avoir dit adieu à tout ce qui lui était cher, est allé arroser de ses sueurs les sables de la Colorado, afin d'acquiescer au prix des travaux les plus pénibles quelques parcelles de ce métal précieux qu'on appelle l'or.

Aujourd'hui ces temps malheureux sont passés. L'expérience et le désenchantement de ceux qui nous sont revenus, ont enfin réussi à faire disparaître l'illusion.

Le Canadien plus attaché à sa patrie commence à comprendre que le vrai bonheur et l'abondance se trouvent au pays. Cependant nous ne saurions le cacher, il a fallu plus d'un exemple pour nous convaincre de cette vérité. Il a fallu plus d'un exemple pour nous faire comprendre à combien de dangers sont exposés, la morale et les sentiments religieux sur cette terre où affluent tant de nations diverses. Combien au lieu de l'or qui devait leur assurer une fortune considérable n'ont trouvé, hélas ! que la misère et le déshonneur ? Combien sont morts exilés n'ayant pas un ami pour fermer leur paupière, pas un prêtre pour recevoir leur dernier soupir ?

Combien ? Qui le dira..... Voici un trait entre mille. C'était le 5 juin au soir. Au village de S. . . on ne parlait que d'Alphonse. Chacun s'empresait de lui serrer la main et de lui souhaiter un voyage heureux. Le curé suivi de quelques anciens de l'endroit était venu lui rendre visite afin de tenter les derniers efforts pour le dissuader de son dessein. On lui exposa en vain les dangers de tout genre auxquels il s'exposait dans un pays étranger ; en vain ses amis essayèrent d'ébranler son courage par le récit de ce qui était arrivé à d'autres voyageurs ; tout fut inutile. Je pars demain, dit-il, pour la Californie, c'est décidé. Le prêtre voyant que ce dessein était arrêté chez lui depuis longtemps, n'insista pas davantage et ne songea plus qu'à lui donner des conseils pour l'avenir. Alphonse promit d'être fidèle à tous ses devoirs et de demeurer bon chrétien ; puis l'on se sépara. Le lendemain dès l'aurore toute la famille était éveillée. Clémence l'épouse, qui bientôt allait devenir veuve, préparait la malle de son mari, tandis que l'aînée de ses filles servait sur la table quelques mets préparés avec soin pour le départ de son père. Tout était triste à la chaumière, les larmes coulaient de tous les yeux ; on pleurait en silence, le cœur à aussi son langage ; langage éloquent, car il est l'expression de ce qu'il y a de plus intime chez l'homme. Alphonse, malgré sa résolution de rester ferme en cette circonstance ne pouvait contenir son émotion et s'efforçait inutilement d'essuyer les larmes qui inondaient ses yeux. Le courage et la fermeté ne peuvent rien contre les sentiments de la nature. Bientôt la douleur éclata et on n'entendit plus que des sanglots. Alphonse soulagé par ces pleurs, se remit un peu. Il mangea quelques gâteaux, puis vint le moment de se dire adieu. Alphonse voulut parler, les larmes étouffèrent ses paroles, à peine Clémence put elle saisir ces mots eutrecoupés. "Je reviendrai bientôt." Longtemps Clémence suivit du regard celui, hélas ! qu'elle ne devait plus revoir. Il disparut enfin et l'épouse revint seule s'asseoir au foyer.

Après plusieurs jours d'un pénible voyage Alphonse aborda heureusement à San Francisco. Il ne tarda pas à rencontrer un riche Yankee qui l'engagea pour travailler dans les mines. Naturellement laborieux, possédant des muscles à toute épreuve, il se fit la réputation d'un excellent ouvrier et attira l'attention de son maître qui pour exciter son ardeur, augmenta son salaire. Quatre années s'écoulèrent ainsi, temps d'ennui et de durs labeurs. Alphonse avait beaucoup économisé et possédait une jolie fortune, car pour la vie modeste de notre ami, 6000 piastres étaient plus que suffisant pour lui assurer ainsi qu'à sa famille une honnête aisance. Se trouvant assez bien pour retourner vivre tranquille et heureux dans son village, il avait déjà fixé son départ à quelques mois lorsqu'une lettre pressante de son épouse, le décida à partir sans retard. Quelques jours après il arrivait à San Francisco où il devait s'embarquer sous peu pour le Canada. C'était le 4 juillet. Dans toute l'étendue de la république, on ne voyait que fête, réjouissances, feux d'artifice et illuminations. La grande métropole de la Californie, semblait en ce jour vouloir éclipser toutes ses rivales par le grand nombre et l'éclat de ses démonstrations de tout genre. Dans les rues on se pressait de toutes parts, tant était grande la circulation.

Chacun voulait donner son contingent à cette fête nationale et se montrer zélé républicain. Alphonse seul se promenait avec indifférence au milieu de cette foule agitée et enthousiasmée du beau spectacle qui s'offrait à ses regards. Il était facile de voir que ses pensées étaient loin de ce qui se passait autour de lui. En effet sa patrie, sa famille qu'il avait quittée depuis si longtemps et qu'il allait enfin revoir ; sa chère Clémence, ses enfants qu'il brûlait de presser sur son cœur, tels étaient les objets qui l'occupaient en ce moment. Il se voyait au milieu de ses concitoyens, comptant sous les regards éblouis de son épouse, les 6,000 piastres, fruit de son absence, et racontant à ses amis les incidents de son voyage. Il marchait ainsi absorbé par ces pensées, lorsque tout à coup un homme se présente à lui d'un air souriant et engage une conversation des plus gaies et des plus aimables.

Il connaissait, disait-il, le maître au service duquel il travaillait depuis 4 ans, il avait entendu parler d'Alphonse plus d'une fois et était heureux de se trouver ce soir avec lui. Alphonse, dont la bonne foi ne soupçonnait aucun artifice, se laissa aisément charmer par les manières séduisantes de ce nouvel ami et quelques instants après il le suivait dans un café. On vida quelques verres qui obligèrent Alphonse à ouvrir sa bourse. Son compagnon jeta un regard avide sur le contenu et la vue des \$6,000 en or, alluma le feu de la convoitise dans son âme. Il redoubla de galanterie et accabla de politesse et d'obligance son ami qui ne savait trop comment répondre à tant de marques d'empressement. Quelques jeunes gens bien mis et à l'air respectable ne tardèrent pas à entrer. Ils échangèrent un regard significatif avec l'ami d'Alphonse qui les invita à venir se réjouir avec eux. Les libations continuèrent. Une heure, deux heures s'écoulèrent et l'on buvait toujours. Alphonse commençait à ressentir les effets des vapeurs alcooliques. L'un d'eux

tira de sa poche un magnifique jeu de carte et l'on s'amusa quelque temps. On fit venir encore quelques bouteilles, puis on proposa de mettre un enjeu pour donner, disait-on, plus d'intérêt à la partie. Après quelques résistances Alphonse consentit. Il joua et gagna beaucoup d'abord ; ces succès l'enhardirent, il risqua davantage, c'était là que l'attendaient ses infâmes compagnons. Il perdit plus de cent piastres en un instant.

Il devint exaspéré. "Je paris deux cents piastres, dit-il, pour l'as de pique." La carte tourne et l'as de pique n'apparaît point. Un horrible juron sort de sa bouche ; boit encore et joue toujours. Sa bourse se vide avec une effrayante rapidité, rien ne l'arrête. Minuit sonne. Il se lève pour partir, on le retient, il faut à ces vautours jusqu'au dernier centin. Alphonse n'entend plus et ne voit plus rien.

Le lendemain, il se réveille, mais ô ciel, quel réveil ! Il sort de cette taverne la rage dans le cœur, en maudissant sa faiblesse et ses odieux amis. Le désespoir s'empare de lui. Moi retourner au Canada, dit-il, revoir ma famille, pauvre, couvert de honte !... non jamais ! Je mourrai ici. Depuis Alphonse changea de vie ou plutôt il continua à s'enfoncer dans la fange et à se couvrir de toutes les indignités. Il ne recula plus devant aucun crime et son nom fut mis au rang des plus insignes scélérats. Il s'engagea dans une compagnie de brigands, de dévaliseurs de grands chemins et on ne le rencontra plus qu'avec terreur au milieu des bois et des rochers escarpés où il avait établi sa demeure. Si le lecteur veut retourner auprès de la chaumière que quittait Alphonse il y a quelques années, il verra que les temps sont bien changés. Frappez à cette porte. Ecoutez ? Personne ne vous répond. Interrogez les passants ! Ils vous diront qu'il y a plus de 15 ans que le silence règne sous ce toit abandonné. Le dernier de cette malheureuse famille est parti pour un lointain voyage et personne n'en a ouï parler depuis. Les autres ne les cherchez pas ; c'est à peine si quelques habitants de ce village pourraient vous marquer dans un coin obscur le lieu où reposent leurs froides poussières. Voilà la seule réponse que vous pourrez obtenir. Vingt années s'écoulèrent. Un jour, à quelque distance de Stockton, en Californie, se promenait un jeune homme dont le front sombre et soucieux annonçait de vives inquiétudes et de tristes pensées. C'était l'heure où le labourer fatigué des travaux du jour songe à réparer ses forces par le repos de la nuit, et cependant ce jeune homme demeuré seul continuait à se promener toujours en proie aux douloureuses pensées qui agitaient son âme. Tout à coup, auprès d'un bois, voisin on entend un cri affreux, un cri de détresse. Il se redresse, son cœur bat avec plus de force, il se précipite vers l'endroit d'où s'est échappé le cri. Il arrive auprès d'un malheureux expirant, baigné dans son sang, il arrache le poignard à sa blessure. Quelques pièces d'or dispersées autour de lui, lui apprennent assez le motif de cet assassinat.

Il se lève pour aller donner l'alarme, lorsqu'il aperçoit à quelque distance de lui, au travers d'un buisson épais, deux visages terribles dont les yeux flamboyants sont fixés sur lui. Il se dirige vers eux, tenant à la main le poignard encore tout sanglant qu'il vient d'arracher. Ils sortent de leur retraite et viennent à sa rencontre. L'un semble au milieu de sa course, l'autre a déjà quelques cheveux blancs. Ils brandissent dans leurs mains d'affreux coutelas. Ils s'élancent sur le jeune homme qui les attend d'un pied ferme. Dès le premier coup l'un d'eux tombe. Un duel horrible s'engage entre les deux athlètes survivants. On combat des deux côtés avec acharnement, car il s'agit de la vie. Mais enfin le jeune homme dont les forces s'épuisent par les nombreuses blessures qu'il a reçues, cède ; son bras défaillant tombe ; et il mord la poussière. Son ennemi s'approche, il va plonger le fer homicide et venger son compagnon. Mais soudain, sa main tremble. Il hésite. . . . Il faiblit. L'arme glisse de sa main.

"Mon fils, dit-il." Les forces l'abandonnent, un nuage couvre sa vue. Sur les lèvres du jeune homme à demi éteint on entend encore murmurer le nom d'Alphonse, ses yeux s'ouvrent encore une fois, avec effort et se ferment pour toujours. Alphonse, car c'était bien lui, reprend ses sens. Il appelle son fils, il ne répond plus. Il met la main sur le front de son enfant. Les froides sueurs de la mort l'ont déjà glacé. Il se lève. J'ai tué mon enfant dit-il ; puis maudissant son sort et blasphémant contre le ciel—c'est assez de crimes, dit-il, j'ai assez vécu, puis il s'enfonce son poignard dans le cœur. Quelques instants après son corps n'était plus qu'un cadavre et son âme allait rendre compte à Dieu de tous les crimes dont elle était souillée.

UN AMI.

Beauharnois, le 12 septembre 1873.

Le compositeur Paër, passant à Toulon, fut vivement pressé de faire exécuter une de ses compositions.

Comme il objectait que, pour cela, il fallait des chanteurs, on lui amena trois jeunes hommes ayant des voix remarquables.

C'étaient tout simplement trois forçats.

Un surtout fit l'admiration du maître, qui oublia complètement la position de son nouveau ténor.

—Veux-tu venir à Paris ? lui dit-il. Je me charge de te faire une grande position.

—Je ne demanderais pas mieux ; mais on ne me laissera pas partir, répondit douloureusement le pauvre diable.

—Ceci me regarde, tranquillise-toi.

—Mais, monsieur reprit l'infortuné jeune homme, comment voulez-vous que j'ose me mêler à des chanteurs, avec ce que j'ai sur l'épaule ?

—Qu'as-tu donc sur l'épaule, mon garçon ?

—Voyez !

Et, écartant sa chemise, il montra sur sa chair une place où le fer rouge avait imprimé d'une manière indélébile les terribles lettres T. F.

—T. F. ! s'écria Paër, qui poursuivait son idée, T. F. ! mais c'est parfait, mon garçon ; on dirait que cela a été fait exprès. T. F. ! ça fait justement THEATRE-FYRE-DE-OR. On fera marquer les autres.